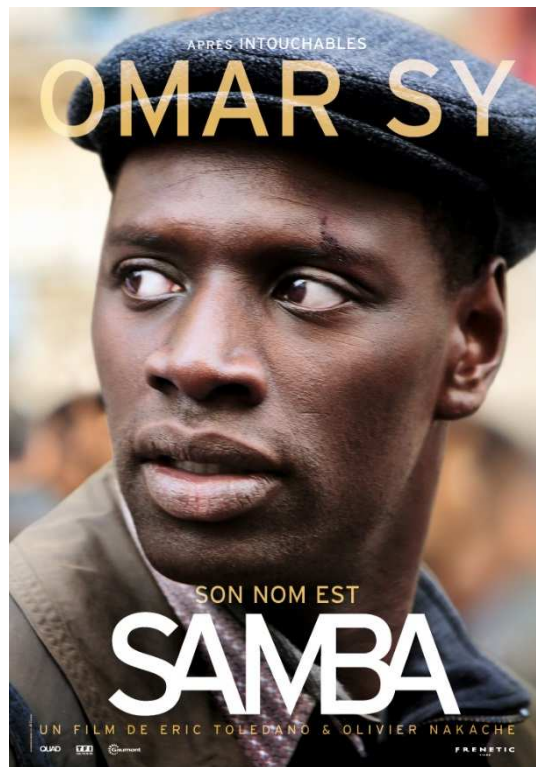


Samba



Un film écrit et réalisé par **Eric TOLEDANO** et **Olivier NAKACHE**

Avec

Omar SY

Charlotte GAINSBURG

Tahar RAHIM

Izïa HIGELIN

SORTIE LE 15 OCTOBRE 2014

Durée : 1h58

Download for pictures:

<http://www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details//++/id/948>

RELATION PRESSE

Eric Bouzigon
prochaine sa
Tél. 079 320 63 82
eric@bouzigon.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich

Tél. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11

SYNOPSIS

Samba, Sénégalais en France depuis 10 ans, collectionne les petits boulots ; Alice est une cadre supérieure épuisée par un burnout. Lui essaye par tous les moyens d'obtenir ses papiers, alors qu'elle tente de se reconstruire par le bénévolat dans une association. Chacun cherche à sortir de son impasse jusqu'au jour où leurs destins se croisent... Entre humour et émotion, leur histoire se fraye un autre chemin vers le bonheur. Et si la vie avait plus d'imagination qu'eux ?



LISTE TECHNIQUE

Réalisateurs	Eric TOLEDANO Olivier NAKACHE
Scénario et dialogues	Eric TOLEDANO Olivier NAKACHE
Producteurs	Nicolas DUVAL ADASSOVSKY Yann ZENOU Laurent ZEITOUN
Une Coproduction	QUAD GAUMONT TF1 FILMS PRODUCTIONS TEN FILMS CHAOCORP
Directeur de la Photographie	Stéphane FONTAINE
Monteur	Dorian RIGAL-ANSOUS
Ingénieur du son	Pascal ARMANT
Musique	Ludovico EINAUDI
Décors	Nicolas de BOISCUILLE
Costumes	Isabelle PANNETIER
Régisseur	Vincent Piant
1er Assistant Réalisateur	Hervé RUET
Scripte	Christelle MEAUX
Casting	Gigi AKOKA
Directeur de Production	Laurent SIVOT
Directeur de Post-production	Abraham GOLDBLAT
Photographe de Plateau	David KOSKAS

LISTE ARTISTIQUE

Samba	Omar SY
Alice	Charlotte GAINSBOURG
Wilson	Tahar RAHIM
Manu	Izïa HIGELIN
Lamouna	Youngar FALL
Jonas	Issaka SAWADOGO
Marcelle	Hélène VINCENT
Madeleine	Christiane MILLET
Josiane	Clotilde MOLLET
Gracieuse	Liya KEBEDE

ENTRETIEN AVEC

LES REALISATEURS

D'où est née l'idée de construire un film autour d'un immigré clandestin et d'une victime de burn-out ?

Éric Toledano : « Samba » s'est construit par étapes. Olivier et moi avons depuis longtemps en tête l'image de ces travailleurs qu'on voit fumer dehors en tablier de cuisine à la sortie des restaurants - des Africains, des Asiatiques, des Sri Lankais en pause pour quelques instants. Avant de tourner « Intouchables », nous avons écrit un script d'une dizaine de pages autour de ce sujet. Ce sont d'abord des images qui nous inspirent : elles racontent des vies, des destins.

Olivier Nakache : Là-dessus, l'aventure d'« Intouchables » nous a fait toucher du doigt - sans en souffrir, bien au contraire - ce que pouvait être le phénomène du burn-out, la surchauffe, l'absence d'horaires et de week-ends. Nous avons commencé à nous documenter sur ce phénomène de plus en plus fréquent. Sur celles et ceux qui craquent sous la pression de la performance ; pour qui le travail « bouffe » tout le reste...

De là à faire se télescoper ces deux sujets...

Éric Toledano : Cela s'est imposé naturellement : en fait, c'est un seul et même thème : le rapport au travail, du plus bas au plus haut de l'échelle. D'un côté, Samba, un travailleur clandestin qui a quitté son pays et cherche à régulariser sa situation pour honorer la promesse d'emploi qu'il a décrochée ; de l'autre, Alice, cadre supérieure qui a tout pour être heureuse, mais souffre de surmenage qui a débouché sur un pétage de plomb. Ils considèrent tous les deux le travail comme la valeur suprême mais, en se rencontrant, ils vont découvrir de nouveaux horizons, et tenter de se frayer un autre chemin vers le bonheur que celui imposé par le monde du travail et la réussite sociale. Le travail est-il le sens ultime de l'existence ? L'idée de poser la question ouvertement nous emballait beaucoup.

Vous vous inspirez également du livre de Delphine Coulin, « Samba pour la France » (1)...

Olivier Nakache : Il nous a servi de base. Nous nous en sommes emparés et y avons mis notre patte en imaginant notamment le personnage d'Alice qui n'existait pas dans le roman. Dans « Samba pour la France », une narratrice - Delphine Coulin - raconte l'histoire de Samba à travers son expérience dans une association qui s'occupe de venir en aide aux migrants. Nous avons voulu développer davantage ce personnage : Eric et moi souhaitons mettre en scène un vrai couple de cinéma, ce que nous n'avons jamais fait jusque-là.

En décrivant la descente aux enfers de Samba, vous soulevez un problème de société épineux...

Éric Toledano : En fait, nous avons mis des visages sur des statistiques. Aborder le côté politique du sujet, ce n'est pas notre rôle, pas plus que de faire passer un message. En revanche, le cinéma permet au spectateur de découvrir par des personnages et leur quotidien, un monde que souvent il ne connaît pas autrement que par le débat public et les médias. Et à partir de là, cela peut lui donner matière à réfléchir différemment.

Olivier Nakache : Cette histoire nous offrait l'occasion de montrer des univers auxquels le cinéma français s'est peu intéressé jusqu'ici : des échafaudages, des chantiers, des centres de tri à ordures, des fonds de cuisines, des images de gars sur les quais d'Aubervilliers en train d'attendre à 5h du matin que des chefs de chantiers les embauchent pour la journée... Nous avons voulu filmer ces travailleurs invisibles d'aujourd'hui dans leurs décors.

« Samba » est très documenté...

Éric Toledano : Oui, nous avons effectué des stages dans des associations, regardé des documentaires et beaucoup lu. Chaque personnage du film correspond à quelqu'un que nous avons rencontré ou est un mix de plusieurs.

La scène où Samba est libéré du centre de rétention et prié, dans la foulée, de quitter le territoire français sous 72 heures est particulièrement drôle...

Éric Toledano : Elle est totalement réaliste et résume l'hypocrisie d'un système qui a malgré tout besoin de cette main d'œuvre : un travailleur clandestin qui a mis deux ans pour arriver en France ne va bien évidemment pas quitter spontanément le pays en prenant un aller simple ! Mais nous choisissons d'en faire une scène comique. C'est une façon moins didactique de communiquer avec le spectateur, plus légère. Quelles que soient les situations, nous ne ferons jamais la porte au registre de la comédie. Lorsqu'une scène est chargée dans sa dramaturgie, nous n'hésitons pas à tenter d'y glisser de l'humour derrière : C'est l'arme la plus efficace. Encore une fois, nous n'avons pas vocation à passer un message.

Y-a-t-il vraiment des victimes de burn-out qui viennent se soigner, comme le fait le personnage de Charlotte Gainsbourg, dans des associations de bénévoles ?

Éric Toledano : On peut, en tous cas, l'imaginer. Au début du siècle, le médecin qui a inventé l'expression burn-out, après en avoir lui-même été victime, raconte qu'il est parti en Afrique soigner les lépreux. C'était pour lui le moyen de se resensibiliser au monde extérieur et de redonner un sens à sa vie. C'est ce que le personnage de Charlotte Gainsbourg incarne avec brio : elle tente de se reconnecter à des sensations, retrouver l'empathie, sa sensibilité aux autres, au monde extérieur...

Olivier Nakache : Lorsqu'on apprend que pour apaiser les personnes atteintes de cette maladie, il arrive qu'on les mette en contact avec des chevaux ou des poneys et qu'on leur fait caresser, on prend aussi : il y a là matière à faire une scène de comédie.

Samba est constamment obligé de changer d'identité et de jouer avec son apparence au point de ne plus savoir qui il est vraiment...

Olivier Nakache : Il lui faut utiliser tout un tas de stratagèmes pour réduire les risques de se faire arrêter par la police : éviter les gares, se fondre dans la masse en s'habillant comme un cadre et en se promenant avec une mallette en cuir au bout du bras - et peu importe qu'elle soit vide. Il se déguise, change de nom et d'aspect et, ce faisant, s'efface peu à peu de lui-même. Comment savoir qui on est quand on vit dans la clandestinité ? Du coup vous verrez dans le film, on en apprend beaucoup plus sur les lecteurs de *Cheval magazine*.

Éric Toledano : Sa démarche est celle d'un acteur, elle fait partie du grand théâtre de la vie : l'avocat enfile une robe pour le défendre, Samba porte une casquette pour ressembler à son oncle dont il emprunte, à un certain moment, l'identité. Nous ne sommes ni dans une farce ni dans une comédie concept. Nous sommes dans la réalité et le cinéma a vocation à la représenter.

Le film est en constante rupture de ton : vous y faites souffler en permanence le chaud et le froid.

Éric Toledano : Oui, comme la vie... C'est ce que nous adorons voir au cinéma et ce que nous tentons toujours de reproduire. A l'image de l'existence, on recherche dans nos films ce passage perpétuel entre le rire et l'émotion, entre les moments de bonheur intense et les aventures plus tragiques, entre la comédie et le drame. Et d'une certaine manière, ce mélange des genres est un moyen de surprendre, ce qui est fondamental pour nous en tant que spectateur et qui le devient d'autant plus lorsqu'on est réalisateur.

Dans vos longs métrages précédents, vous revendiquiez l'influence de la comédie italienne des années 1960 et 1970...

Éric Toledano : Et c'est encore plus vrai pour « Samba ». Le cinéma d'Ettore Scola, de Dino Risi ou de Mario Monicelli avait le talent d'aborder de vrais sujets avec une émotion, une empathie, et une drôlerie extraordinaires, toujours porté par de très grands acteurs. On a le sentiment qu'après lui, la comédie est devenue un peu dénigrée et que le *vrai* cinéma est devenu plus sérieux ; un peu comme si les deux branches s'étaient séparées.

Nous avons creusé cette veine et celle des comédies sociales anglaises. A leur image, on se nourrit du réel et après on le transforme.



Dans « Intouchables », vous faisiez se confronter un loubard de banlieue avec un riche homme d'affaires handicapé ; dans « Samba », vous réunissez un sans-papiers avec une jeune cadre psychologiquement fragile. D'où vous vient ce désir de réconcilier les extrêmes ?

Éric Toledano : Réconcilier peut-être pas, mais les faire se rencontrer et voir ce qui pourrait se passer, oui, c'est vrai ! Peut-être ferons-nous un jour une psychanalyse pour comprendre les raisons de cette envie... Est-ce parce que la société nous paraît de plus en plus clivée,

crispée, de plus en plus communautariste ? Et puis, ces rencontres inattendues sont des trésors d'humour et d'émotion pour le cinéma. Nous ne sommes pas obligés de laisser le monopole de la parole aux discours haineux. Et puis la dernière fois que l'on a porté à l'écran un tel message de réconciliation, on s'est rendu compte que beaucoup de gens en avaient besoin et se retrouvaient dedans.

Vous semblez prendre également beaucoup de plaisir à faire se mélanger les générations, notamment dans les scènes avec les bénévoles de l'association.

Olivier Nakache : Les gens qui y travaillent le font de manière désintéressée, ils ne sont pas dans la performance. On y trouve de jeunes stagiaires qui arrivent au bout d'un cycle d'études, des retraités - il y en a beaucoup dans le film pour servir de ressorts de comédie, mais il y a aussi pas mal de personnes en activité qui profitent d'un congé pour s'investir et se rendre utiles. Le milieu associatif nous est familier : nous nous y sommes toujours sentis bien.

Éric Toledano : C'est un milieu qui nous parle, donc nous le décrivons : comme dans cette scène où chacun, toutes générations confondues, fait un vœu et danse sur Bob Marley. Il y a d'ailleurs sans doute une filiation entre cette ambiance et notre façon de faire du cinéma. Nous aussi, pendant les tournages, nous faisons tout ensemble et il y a toujours 70 personnes à table. On assume complètement cette envie et ce besoin de collectif.

Les sans-papiers que vous filmez sont loin d'être des anges : Samba trahit son copain Jonas, rencontré en centre de rétention, en couchant avec sa fiancée...

Olivier Nakache : Pourquoi faudrait-il qu'ils soient des anges ? De la même manière qu'on ne peut les fantasmer uniquement comme une menace, on ne peut pas non plus les idéaliser. Ce sont des histoires de la vie : Samba est d'abord un homme avec ses faiblesses, ses failles et ses tentations. En faire un saint aurait été le réduire à la seule dimension de l'immigré qui travaille pour envoyer de l'argent à sa famille. Non, il vit aussi et il a raison. C'est le contexte de sa rencontre avec Jonas dans le centre de rétention qui est dingue, elle existait dans le livre de Delphine Coulin, et c'était une des nombreuses qualités de son écriture, son réalisme, à un moment la vie reprend le dessus : Samba fait une connerie et cela va lui coûter cher.

La double fin du film est très étonnante...

Éric Toledano : Il nous fallait tenir jusqu'au bout ce mélange de comédie et de drame qui le caractérise. Nous ne pouvions pas terminer sur une seule note, le film ne nous aurait pas ressemblé. Il y a donc une fin dramatique et une autre, davantage porteuse d'espoir. Omar Sy est formidable dans le rôle de Samba...

Olivier Nakache : Il montre à nouveau qu'il est un grand acteur. Quand on est né à Trappes, jouer un clandestin est un vrai travail de composition. Il nous a impressionné Éric et moi : il a pris du poids, travaillé son accent et s'est investi à fond dans son rôle.

Avez-vous su d'emblée qu'il ferait partie de l'aventure ou craint, au contraire, qu'on ne vous reproche de reprendre l'acteur du succès d' « Intouchables » ?

Olivier Nakache : En dehors de notre amitié et des liens particuliers qui nous unissent, notre envie de travailler avec Omar était intacte.

Éric Toledano : D'autant qu'en recevant son César, Omar, avec qui nous avons toujours entretenu des relations très pudiques, avait déclaré publiquement en nous regardant droit dans les yeux, qu'il espérait que notre collaboration se poursuive. Nous nous sommes revus

quelques jours plus tard dans un café et lui avons dit : « *Si toi, tu es partant pour un nouveau film, nous aussi.* » Après, ce qui nous intéressait, c'était de savoir avec qui nous allions l'associer. Omar est un acteur de réactions. Le personnage de Samba est très différent de Driss, dans « Intouchables » ; plus sensible, plus timide, plus fragile. Il fallait qu'il soit entouré de délicatesse et de finesse : et qui mieux que Charlotte Gainsbourg incarne à l'évidence ces deux qualités ?

S'est-elle, elle aussi, tout de suite imposée à vous ?

Olivier Nakache : Nous avons très envie de travailler avec elle. Eric et moi rêvons nos castings et rencontrons les acteurs avant même d'entamer l'écriture : « *Et si on écrivait sur ce sujet, comment réagiriez-vous ?* ».

On n'avait encore jamais vu Tahar Rahim dans un rôle de comédie... Qu'est-ce qui vous a fait penser à lui pour jouer Wilson, cet Algérien qui se fait passer pour un Brésilien ?

Éric Toledano : Pour le connaître dans la vie, nous savions qu'il était très différent des personnages ténébreux qu'il a interprétés jusqu'ici au cinéma. Tahar est quelqu'un de solaire, il est très drôle, il bouge, il sait danser. Comme tous les grands acteurs, il peut jouer tous les registres.

Comme toujours, vous accordez énormément d'importance aux seconds rôles.

Olivier Nakache : On adore constituer des familles de cinéma complètement originales ; une affiche neuve. Même si dans « Samba », il y a, à nouveau, deux personnages principaux, nous envisageons toujours nos films comme des films de groupe. Cela a été un bonheur de mélanger Izia Higelin avec Omar, Charlotte et Tahar. Elle a la puissance de ces jeunes qui regardent la violence du monde pour la première fois et qui n'ont qu'une volonté : le changer. Ce personnage permet de raviver en nous cet idéal, malheureusement nous avons tous tendance à nous résigner et avec le temps, on s'habitue aux injustices, aux inégalités. Et puis c'était une chance qu'Hélène Vincent accepte également de jouer une bénévole. Son naturel, sa fantaisie et sa liberté pénètrent le film dès son apparition.

Éric Toledano : Nous avons rencontré beaucoup d'acteurs pour interpréter l'oncle de Samba. Et c'est finalement Youngar Fall, un non-professionnel qui s'est imposé. Cela faisait trente ans qu'il travaillait dans les cuisines du pub Renault sur les Champs Elysées et venait tout juste de prendre sa retraite. Nous y avons vu un signe du destin. Il a apporté une incroyable intensité au personnage. Avec sa présence, on s'est sourcé de la réalité directement sur le plateau.

Delphine Coulin, l'auteure du livre, et sa sœur, Muriel Coulin, cosignent le scénario de « Samba » avec vous. C'est la première fois que vous vous associez d'autres personnes à l'écriture de vos films...

Olivier Nakache : Elles sont très loin de notre univers et ont un parcours bien particulier. Le point de rencontre entre elles et nous était très intéressant.

Éric Toledano : Jusqu'ici, Olivier et moi avons toujours projeté nos névroses et notre écriture sur des personnages masculins. Delphine et Muriel ont apporté une part féminine et nous ont permis d'aborder le personnage de Charlotte avec plus de sérénité.

Et, après avoir fait appel à Mathieu Vadepied, le chef op de Jacques Audiard, pour « Intouchables », vous avez recruté Stéphane Fontaine qui a signé la lumière de la plupart des films d'Arnaud Desplechin...

Éric Toledano : Après « Intouchables », nous avons mesuré la marge de progression que nous pourrions avoir dans la mise en scène et le soin à apporter à l'image et aux décors. Pour parvenir à cet objectif, être crédible tout en restant léger, il nous fallait un vrai virtuose et Stéphane Fontaine, tout comme Mathieu Vadepied, en est un. Avec Olivier, nous observons depuis toujours le travail des chef-opérateurs. Nous faisons des fiches et consacrons presque autant de temps à les convaincre de travailler avec nous que nous en passons avec les acteurs. Ce sont des choix très réfléchis. C'est vraiment l'amour du cinéma et l'envie de faire un beau film, au sens esthétique du terme, qui nous guident.

Après un succès tel que celui d' « Intouchables » qui a réuni 51 millions de spectateurs (et se décline désormais en remake et en spectacles dans le monde entier), vous êtes-vous sentis fragilisés à l'une ou l'autre des étapes du film ?

Éric Toledano : Nous sommes au tout début de notre carrière, nous ne sommes pas des sportifs, nous ne cherchons pas à battre des records mais à essayer de progresser dans notre art. Nous savions que nous ne pourrions pas éviter la comparaison avec « Intouchables » mais étions conscients qu'il ne fallait pas en rester prisonniers. On devait avancer avec la spontanéité et l'envie, toujours. Ce qui nous tenait à cœur, c'était de surprendre à nouveau.

Olivier Nakache : Maintenant, si les 51 millions de spectateurs veulent aller voir Samba, il n'y a pas de souci !

« Intouchables » avait suscité beaucoup de débats à sa sortie. Certaines associations d'aide aux handicapés s'en étaient emparées. Pensez-vous en déclencher autant avec « Samba » ?

Éric Toledano : Ce n'est pas le but, mais si cela devait se produire, nous n'en serions pas malheureux. Et si, en plus de les distraire, « Samba » donne à certains spectateurs le sentiment qu'ils connaissent un petit peu mieux les inconnus qu'ils croisent dans le métro ou dans la rue, nous en serions très heureux. Quelle que soit la nature de l'accueil qui nous sera réservé, notre défi est que « Samba » ne laisse pas indifférent.

(1) « Samba pour la France », éditions du Seuil

Filmographie

Eric TOLEDANO et Olivier NAKACHE

2014	Samba
2011	Intouchables
2009	Tellement Proches
2006	Nos Jours Heureux
2005	Je Préfère qu'On Reste Amis...
2002	Ces jours heureux (court métrage)
1999	Les petits souliers (court métrage)

ENTRETIEN AVEC OMAR SY

« Samba » scelle vos retrouvailles avec Éric Toledano et Olivier Nakache...

Et la magie est de constater que le succès d'« Intouchables » n'a rien changé entre nous. Le premier jour de tournage, nous nous sommes mis au travail comme si nous nous étions quittés la veille, avec le même bonheur que sur les films précédents. Tout était à sa place.

Il y a longtemps que vous évoquiez ensemble le projet d'un film autour de la vie d'un sans-papiers...

Nous avons effleuré le sujet avant « Intouchables ». Mais jusqu'à leur rencontre avec le livre de Delphine Coulin, Éric et Olivier n'avaient pas réussi à trouver l'angle sous lequel le traiter. Le projet était resté à l'état d'ébauche.

« Samba » a vraiment été écrit pour vous. Etiez-vous inquiet en découvrant les premières versions du projet ?

Éric et Olivier ont une telle finesse d'écriture que cela me paraît impensable de pouvoir un jour ne pas aimer un de leurs scénarios. Avec « Samba », ils sont allés encore plus loin dans l'art de ménager les ruptures, entre moments de drame et moments de comédie. Toute la poésie de ces types réside dans cette façon qu'ils ont de raconter des choses graves avec légèreté. Ils ne tombent jamais dans le pathos et ne sont jamais moralisateurs.

Comment travaillez-vous avec eux à ce stade du film ?

C'est une sorte de cheminement commun. Le personnage me plaît, le scénario me plaît ; je mesure l'équilibre entre les scènes et, connaissant leur manière de travailler, je sais le potentiel de l'histoire que j'ai entre les mains. Je prends le temps de m'en imprégner. Éric et Olivier sont incroyablement fédérateurs, pas seulement avec moi, avec toute l'équipe. Ils enclenchent le désir bien avant le tournage. Il y a vraiment une excitation dans le verbe avant d'arriver sur le plateau. C'est ce qui donne une énergie si particulière à leurs films.

Comment vous êtes-vous préparé au rôle de Samba ?

En visionnant plusieurs fois « La Pirogue », de Moussa Touré, le périple d'un groupe de Sénégalais qui tentent de rejoindre l'Espagne en compagnie d'autres migrants guinéens. Je voulais comprendre les motivations de ces gens qui partent sans être sûrs d'arriver à bon port. J'ai vu d'autres films et lu des livres également.

Vous avez un accent africain dans le film.

Je le connais pour l'avoir beaucoup entendu autour de moi. Je l'ai parfois utilisé pour faire marrer les autres mais cette fois-ci, il s'agissait d'être sérieux. La difficulté était de réussir à le tenir sur la distance et à le descendre d'une ou deux notes pour le rendre crédible. C'est la première chose que j'ai travaillée en préparant « Samba ». Cet accent était la clé pour réussir ce personnage, pour lui donner sa crédibilité, sa vérité. Il pouvait aussi lui être fatal. Avec les oreilles d'Éric et Olivier, je tentais des choses nouvelles puis je retravaillais dans mon coin. C'était un challenge. Durant toute cette période, j'ai aussi rendu très souvent visite à mes oncles !

Parlez-nous de votre personnage...

C'est un type digne et courageux qui est obligé d'avancer coûte que coûte. S'il ne le fait pas, ce sont tous les gens dont il est responsable, c'est à dire sa famille restée au pays, qui tombent avec lui. Comme beaucoup d'immigrés, il ne vit que pour le travail et n'agit que pour les autres et pour l'honneur. Ils sont nombreux en France à mener cette vie tout en répétant à leurs proches que tout va bien. Mais à un moment donné, Samba va commencer à se poser des questions, il va penser à lui et faire des choix qui vont à l'encontre de toutes les valeurs dans lesquelles il a été éduqué. Il ne se débat pas seulement dans un enfer administratif, il est enfermé dans un système qui l'étouffe : il faut se sentir bien pour pouvoir aider les autres...

Quand je compare la vie d'un personnage comme Samba à la mienne, je mesure l'abîme qui nous sépare. Ces types jouent leur vie lorsqu'ils franchissent une frontière. Moi, je voyage avec un passeport, j'ai un visa pour les Etats-Unis qui m'accorde le droit d'y travailler, je me balade où bon me semble et la seule question que je me pose en descendant de l'avion, c'est de savoir si mon taxi m'attend : quelle chance.



Plus il essaie de s'en sortir et moins il sait qui il est...

Comme tous les travailleurs clandestins, sa vie n'est qu'une interminable mise en scène : il est constamment obligé de changer d'apparence, de faire croire qu'il est quelqu'un d'autre, jusqu'à douter de sa propre identité... Tout ça dans l'unique but de continuer à travailler. C'est sa rencontre avec Alice, le personnage joué par Charlotte Gainsbourg, victime d'un burn-out, qui va lui permettre de remonter la pente.

Le personnage d'Alice soulève également la même problématique : celle de notre rapport au travail.

Oui, quelle que soit la couche sociale à laquelle on appartient, on court tous après le travail pour vivre et on finit par en oublier d'exister. J'aime l'idée de cette rencontre improbable. On se dit que ça ne marchera jamais entre eux. Et finalement, ils s'épanouissent et guérissent au contact l'un de l'autre.

C'est la première fois qu'on vous voit former un couple au cinéma.

Et c'était aussi une première pour Éric et Olivier qui ne s'étaient encore jamais attaqués à une histoire d'amour. J'aimais Charlotte Gainsbourg en tant qu'actrice mais j'éprouvais la même appréhension qu'avec François Cluzet sur « Intouchables » : comme lui, elle représente ce que j'appelle le *vrai cinéma*... La scène du baiser, notamment, m'effrayait beaucoup.

Comment s'est-elle passée ?

Avec une grande appréhension ! Et j'en étais désolé pour Charlotte à qui j'ai dû communiquer mon stress. Me sentant mal à l'aise, elle l'était aussi. Mais elle a été adorable et je pense que, quelque part, cette gêne a aidé la scène. Elle rend ce couple encore plus touchant : ils sont maladroits, ils ne savent tellement pas s'y prendre, c'est bancal mais, en même temps, c'est exactement comme ça que les choses se passent dans la vie. Charlotte est une fille incroyable, d'une générosité et d'une justesse folles. Je suis tombé sous le charme.

Vous êtes coproducteur du film. Pour avoir un droit de regard ?

Je vois cela comme une manière d'officialiser l'équipe que nous formons avec Éric et Olivier depuis nos débuts. Cela fait un moment déjà que nous travaillons main dans la main et c'est comme si chacun de mes rendez-vous avec eux constituait une étape à franchir, un nouveau pari pris ensemble avec des risques partagés pour les uns et les autres. Je ne ferais pas les films que je fais aujourd'hui si je n'avais pas eu la chance de les rencontrer. Je pourrais partir les yeux fermés à la guerre avec Éric et Olivier ! Je n'ai que du respect et de l'amour pour eux.

Jusqu'à « Intouchables », vous affirmiez ne pas vous considérer comme un acteur...

Je pensais que j'étais un imposteur. C'est vraiment grâce au travail accompli sur ce film que j'ai pris conscience d'en être devenu un et c'était d'ailleurs la démarche d'Éric et d'Olivier en m'offrant le rôle de Driss. « On veut que tu t'acceptes en tant qu'acteur », me répétaient-ils.

Comment travaille-t-on avec deux réalisateurs sur le plateau ?

J'ai fait toutes mes classes avec Éric et Olivier. La question qu'il faudrait me poser serait plutôt : comment est-ce de n'être dirigé que par un seul ?

Ce pourrait être aussi : qui fait quoi sur le plateau ?

Je ne peux pas répondre à cette question. Pour moi, Éric et Olivier fonctionnent comme un dragon à deux têtes. C'est une entité. Sur le plateau, je ne prête jamais attention à qui d'Éric ou d'Olivier me donne une indication, je prends l'information et je me lance. Bien sûr qu'ils sont différents dans la vie, chacun a sa personnalité, mais dans le travail, ils forment un binôme ultra équilibré et complémentaire. Peut-être suis-je mauvais juge : je viens, moi aussi, d'un duo. Si on commence à quantifier l'apport de l'un et de l'autre, on est mort.

On sent que vous éprouvez un plaisir presque enfantin à vous retrouver tous les trois...

Bien sûr ! On est comme des gamins qui partiraient à l'aventure. Même lorsqu'on travaille, on ne peut pas s'empêcher de rigoler. On est tous très concentré mais on a besoin de déconner pour le rester.

Improvisiez-vous beaucoup ?

Oui et c'est ce qui me plaît dans le cinéma d'Éric et d'Olivier : ils ne restent pas bloqués sur ce qu'ils ont écrit – ils écrivent pourtant très bien – et ont l'humilité de continuer à chercher, ils ne s'arrêtent jamais. J'imagine qu'ils font pareil une fois devant la table de montage. Donc, quand je suis avec eux sur le plateau, on cherche ensemble et j'aime ça.

Est-il vrai qu'ils parlent aux acteurs durant les prises ?

C'est vrai et cela ne m'a jamais gêné : c'est plutôt lorsque je me retrouve sur le plateau d'un réalisateur qui ne procède pas de cette façon que je me sens bizarre.

Faites-vous beaucoup de prises ?

Oui, mais ce n'est pas un problème. Plus il y en a et plus je me sens rassuré. Je fonctionne un peu comme un diesel, j'ai besoin de m'échauffer pour commencer à me sentir bien. Quand je me retrouve en face d'un réalisateur qui se satisfait de deux prises, je me sens frustré parce que je pense toujours qu'on aurait pu faire mieux. C'est un des points sur lesquels il faut que je travaille : apprendre à être bon dès la première prise, me familiariser avec d'autres façons de faire.

Il y a beaucoup de scènes d'action dans « Samba ».

Éric et Olivier rigolaient : « Tu vois, nous aussi, on est un peu hollywoodiens ». C'est la première fois qu'on en tournait ensemble : la scène des vitres, la course poursuite sur les échafaudages, la traversée des toits de Paris, les chorégraphies des scènes de bagarres sur le canal Saint Martin... Encore une nouvelle étape qu'on franchissait tous les trois.

Une fois n'est pas coutume : vous ne dansez pas dans « Samba ».

Éric, Olivier et moi trouvions intéressant qu'après avoir dansé sur tous les plateaux du monde pour la promotion d' « Intouchables », mon personnage se retrouve assis dans une fête et qu'il bouge le plus maladroitement possible.

Parlez-nous de vos deux autres partenaires, Tahar Rahim et Izïa Higelin ?

J'ai la chance de connaître Tahar dans la vie ; c'est un garçon lumineux et pétillant, aux antipodes des emplois dans lesquels on l'a vu jusqu'ici au cinéma. On va enfin découvrir le potentiel comique de cet acteur. Quant à Izïa, elle a une énergie incroyable. Leur duo apporte les moments de légèreté au film. Le casting de « Samba » a vraiment été riche de rencontres pour moi.

« Samba » est très différent d'« Intouchables », il est plus grave.

Je n'avais pas de mots quand je l'ai vu terminé. J'ai été sur le film très tôt, je suis venu quasiment tous les jours sur le plateau pendant le tournage et ils ont réussi à me surprendre : à la différence de films dits sérieux qui font culpabiliser deux minutes mais qu'on oublie aussitôt après la séance, et précisément à cause du trouble qu'il fait naître en opposant sans cesse drame et comédie, « Samba » soulève des questions essentielles. Sans donner de

réponses - qui les a ? - il pousse à chercher des solutions. Il divertit, ce qui est le premier but du cinéma, tout en informant. Je trouve cela très noble.

En 2014, vous êtes à nouveau l'une des personnalités préférées des Français. Avez-vous le sentiment que cela vous confère une responsabilité particulière ?

Non. C'est sympathique, ce n'est pas un fardeau.

Pensez-vous, espérez-vous, que votre cote de popularité puisse contribuer à peser, grâce à ce film, sur la vision qu'ont les Français des travailleurs clandestins ?

J'ai accepté l'idée d'être acteur. Je fais des films pour divertir. Mais si je donne l'occasion aux gens de découvrir deux ou trois réalités de la vie, j'en suis fier. Je crois en l'espoir, au côté positif de l'existence, j'essaie de faire partager cette foi le plus largement possible parce que je trouve que cela manque dans notre environnement. Tant pis si je parais neuneu ou un peu fleur bleue.

Pourquoi avoir choisi de vivre aux Etats-Unis après « Intouchables » ?

J'avais besoin de prendre du recul, de m'éloigner un peu et de prendre du temps pour moi. La montagne était tellement énorme qu'il me fallait la regarder d'un peu loin pour qu'elle me paraisse un peu plus petite. J'avais conscience de l'énormité de la chose – ce genre de succès n'arrive qu'une fois dans une vie - et j'avais pleinement envie d'en profiter. Il y avait aussi cette peur de finir par croire que j'étais le plus fort et le plus beau. C'est le danger quand on vous le répète tous les jours : même en sachant que c'est faux, on peut se laisser convaincre.

Vous est-il arrivé de passer des castings comme n'importe quel débutant ?

Bien sûr. Et c'était formidable. Je repartais de zéro alors que j'avais tout en France et c'était une bonne façon de garder les pieds sur terre ; une sorte de rendez-vous avec moi-même. Je me disais : « Qu'est-ce que tu vaux ici ? Tu ne parles pas la langue, personne ne te connaît, tu es soi-disant un acteur, vas-y, montres leur ce que tu sais faire. » C'était un défi à relever, une forme de confiance à retrouver.

L'avez-vous reconquise ?

Complètement et même après avoir essuyé des refus - parce que j'en ai essuyé plein. Grâce à cela, j'ai décroché un rôle dans « X-Men ». Un tout petit rôle mais une victoire incroyable pour moi.

Avez-vous le sentiment d'avoir progressé en tant qu'acteur ?

J'ai découvert d'autres manières d'approcher ce métier. Je suis plutôt un acteur d'instinct, je joue beaucoup avec mes partenaires. Sur « X-Men », comme sur « Jurassic World », il m'est arrivé d'avoir une balle de tennis à la place d'un partenaire : c'est une autre méthode de jeu, il faut apprendre à développer son imagination. Cela m'a fait prendre conscience de mes lacunes, j'apprends que j'ai des choses à apprendre.

Vous sentez-vous changé ?

Oui parce que la vie fait qu'on change sans arrêt. Le succès d'« Intouchables » m'a changé, il m'a fait grandir, ma vie aux Etats-Unis m'a changé. On apprend forcément des choses au contact d'une autre culture et de nouvelles personnes. Je fais un peu mon marché en vivant là-bas.

Comment envisagez-vous votre avenir ?

Je suis quelqu'un d'optimiste. Je le vois entre les deux pays, d'autres peut-être. J'ai tourné l'an dernier avec un réalisateur danois. Si un réalisateur coréen m'appelle demain, j'y vais aussi. Je ne me pose aucune limite à ce qui peut m'arriver, je prends tout.

ENTRETIEN AVEC

CHARLOTTE GAINSBURG

Parlez-nous de vos premières rencontres avec Eric Toledano et Olivier Nakache...

J'ai été séduite par leur méthode de travail inhabituelle. Ils sont venus me rencontrer très en amont pour me faire part de leur envie de travailler avec moi. Eric et Olivier ont eu la gentillesse de m'associer à leur réflexion dès le début. Je me suis sentie très chanceuse de faire parti du projet à part entière.

Travailler en amont change-t-il la manière de préparer un rôle ?

Oui. On a davantage de temps pour y réfléchir. Inconsciemment, le personnage se fraie un chemin. Ensuite, concrètement le travail reste le même. J'ai lu quelques livres traitant du burn-out, j'ai rencontré un médecin et me suis également rendue dans un hôpital pour m'imprégner du milieu dans lequel elle avait dû séjourner. Je n'ai pas cherché à rencontrer des gens atteints de cette maladie – le panel me paraissait trop large pour me fonder sur une personne en particulier.

Alice, votre personnage, existait-il déjà dans le livre ? Que lui avez-vous apporté ?

Dans le livre de Delphine Coulin dont Eric et Olivier se sont inspirés, Alice se cantonnait au rôle de la narratrice. Ils l'ont entièrement réinventée. Une fois posé, j'ai essayé de l'enrichir de ce que je suis, d'être le plus sincère possible. J'ai besoin d'avoir de l'empathie pour les personnages que je joue et j'en éprouvais particulièrement pour Alice : j'aime sa maladresse, sa gaucherie, sa façon d'évoluer dans une sorte de flou. Je me suis servie d'une certaine distance que j'ai parfois dans la vie.

Eric Toledano et Olivier Nakache ont effectué un stage à la Cimade. En avez-vous éprouvé, vous aussi, le besoin ?

Je ne l'ai pas souhaité. Au départ, Alice ne sait pas très bien pourquoi elle est dans cette association. Elle n'est pas idiote, elle sait que cela peut l'aider à guérir mais n'est pas non plus très volontaire – sa démarche n'est pas dictée par le désir de venir en aide aux migrants. Elle se trouve un peu perdue dans cet univers dans lequel elle débarque, et je trouvais bien de partager son étonnement. Alice est obnubilée par elle-même, sa mauvaise condition physique, ses problèmes et les médicaments qu'elle doit prendre. Sa maladie l'a rendue insensible, elle n'a aucune conscience des autres et multiplie les maladresses. Je voulais pousser le trait ; que cela devienne drôle, rendre son mal-être palpable et qu'il rejaillisse sur sa relation avec Samba.

En étant constamment sur le double registre du rire et de la gravité, vous faites passer une incroyable variété d'émotions...

Il fallait essayer de ne pas pouvoir anticiper ses réactions. Alice a parfois un franc-parler très mal venu qui crée la surprise.



Parlez-nous de cette scène où elle pète les plombs, lorsque de retour du centre de rétention, Samba se révolte après qu'elle lui a annoncé qu'il ne pourrait pas représenter sa demande de régularisation avant un an...

C'était très excitant et plutôt inhabituel pour moi qu'on a l'habitude d'entendre avec une petite voix fluette. C'est difficile de vouloir faire rire, il faut se mettre à nu, c'est à la fois un énorme plaisir d'oser l'outrance et une énorme appréhension. J'ai dû composer avec ma nature. Olivier m'a énormément aidé. Ils m'ont mis à l'aise et m'ont aidé à me lâcher ; tourner ces scènes a été un plaisir de jeu énorme.

C'est la première fois que vous jouez avec Omar Sy. Parlez-nous de votre travail avec lui...

C'est un acteur que j'adore, un partenaire magnifique. Omar est entré dans la peau de Samba et n'en est plus sorti. Mais une part de lui ne pouvait s'empêcher d'amuser l'équipe. Sur le plateau, on sentait qu'il plaçait une confiance absolue en Eric et Olivier. Ils faisaient office de garde-fous. J'ai d'abord eu peur de ne pas être à la hauteur sur un plan de comédie. Est-ce que j'allais être capable de réagir s'il se mettait à improviser ? Je suis très « capable » d'improviser mais je ne suis pas forcément drôle. Je lui ai confié mes angoisses et il m'a mise à l'aise dès les premières lectures. Il était conscient de mon inhibition et m'a énormément aidée.

Vous aviez déjà tourné dans des comédies.

Oui, et toujours avec la même appréhension.

Alice est habillée de manière très neutre...

Je ne voulais pas qu'elle ait ma silhouette - qu'elle porte des jeans, par exemple. Elle travaille dans une grande entreprise : il fallait faire transparaître son milieu social – sans tomber dans la caricature de la business woman -, tout en indiquant le passage à vide qu'elle venait de

traverser. C'était compliqué à traduire en termes de costumes : je l'ai voulue plus féminine que ne le suis dans la vie, mais il fallait aussi qu'ils révèlent une certaine fragilité. Dans le film, j'ai toujours la même paire de chaussures et je porte le même manteau. Il était important qu'Alice s'accroche à ce pardessus comme à une carapace au moment où elle intègre le milieu associatif.

Travaille-t-on différemment avec deux réalisateurs sur le plateau ?

On a deux regards sur soi au lieu d'un et c'est très enrichissant. J'avais déjà vécu une expérience similaire sur « Le soleil même la nuit » des frères Taviani. Mais Paolo et Vittorio Taviani ne procédaient pas du tout comme Eric et Olivier. Ils avaient établi un principe : ils faisaient ensemble un point le matin sur la journée à venir puis chacun réalisait à tour de rôle un plan sans que l'autre ait son mot à dire. Bien qu'ils aient chacun leur personnalité, deux manières différentes de s'exprimer et de faire travailler les acteurs, Eric et Olivier parlent de la même voix, un peu comme s'ils ne formaient qu'une seule personne. Sentir une telle complicité, une telle communication, c'était très rassurant.

Sur le tournage, la vraie nouveauté pour moi était qu'on improvisait énormément. On commençait par mettre en boîte la scène écrite dans le scénario, puis on partait sur d'autres pistes en rebondissant sur la prise précédente, on explorait de nouvelles idées de comédies. C'est formidable de tester ainsi des directions différentes, de ne pas rester sur des rails. Cela procure une énorme liberté. Paradoxalement, il n'y a qu'avec Lars von Trier que j'ai travaillé de cette façon ! Prise après prise, on explore de nouvelles possibilités, c'est son originalité dans sa direction d'acteurs.

Cela aide-t-il à lâcher prise ?

Bien sûr. On se sent moins de limites, on a moins peur du ridicule – or, c'est une crainte qui m'anime souvent.

Les personnages de « Samba », les sans-papiers comme les bénévoles de l'association, dégagent une incroyable énergie de vie...

Cela tient à l'humanité des acteurs. Le vieux monsieur qui interprète l'oncle de Samba, un non-professionnel, est fascinant de vérité. Eric et Olivier étaient très soucieux de cela en choisissant les comédiens. La plupart des figurants ont d'ailleurs été recrutés dans les milieux associatifs.

Diriez-vous de « Samba » qu'il est un film engagé ?

Ce n'est pas un film à message, ce n'est pas un drame, ce n'est pas tout à fait une comédie et c'est pourtant tout cela à la fois. Les problèmes des sans-papiers, la galère de vivre clandestinement dans un pays sont des sujets trop graves pour être traités à la légère. C'est un film sentimental sans l'être exagérément.

Il y a quelques années, vous affirmiez ne pas choisir vos films seulement à partir d'un scénario mais aussi en fonction de l'humanité du réalisateur et de son équipe...

Jusqu'à l'âge de 19 ans, les équipes de tournage constituaient pour moi une deuxième famille, je tissais des liens très forts avec certains de leurs membres. Peu à peu, en créant ma propre famille, j'ai appris à me détacher plus facilement de ces aventures. Sur celui de « Samba », j'ai retrouvé une ambiance extrêmement familiale et amicale. J'ai vécu un drame pendant le film - j'ai perdu ma sœur -, je ne peux pas faire comme s'il ne s'était rien passé et suis évidemment

marquée à vie par la façon dont j'ai vécu les événements. J'ai quitté le plateau pendant quelque temps. Puis il m'a fallu revenir. L'équipe s'est montrée d'une incroyable humanité avec moi. Ce sont des souvenirs très à part, avec des moments très heureux et d'autres, terribles.

ENTRETIEN AVEC TAHAR RAHIM

On ne vous avait encore jamais vu dans une comédie...

Je n'en avais pas tourné mais j'en avais l'envie. Lorsqu'Éric et Olivier m'ont dit qu'ils pensaient à un rôle pour moi dans « Samba », j'ai foncé tout de suite. Quand ces deux-là viennent vous chercher, vous acceptez ! J'avais vu leurs films que je trouvais excellents, j'étais fou de joie.

A la sortie du « Passé », d'Asghar Farhadi, vous déclariez dans une interview : « Je suis d'une nature plutôt heureuse mais j'aime le cinéma sombre » ...

C'est vrai, ma préférence est longtemps allée vers ce registre mais j'ai toujours voulu me confronter à d'autres univers, d'autres registres. Depuis que je suis gosse, j'aime tous les genres de cinéma.

Quelle a été votre réaction en découvrant le scénario de « Samba » ?

J'avais en tête les films d'Éric et Olivier et je savais que les passages qui pouvaient me paraître dramatiques seraient tirés vers la comédie. J'y ai tout de suite vu une histoire forte qui conciliait à la fois cinéma d'auteur et cinéma populaire, réalisme et légèreté. Il y avait également un facteur risque pour les réalisateurs de traiter un tel sujet. L'idée de partager ce risque m'a carrément séduit.

Connaissiez-vous de manière précise la situation des sans-papiers ?

Quand je suis arrivé à Paris, j'en ai croisé pas mal : nous faisons les mêmes boulots un peu galère. Le film décrit la réalité telle qu'elle est, sans la fantasmer ni la magnifier. Bref, sans la trahir.

Quels genres de boulots ?

Un peu de tout : j'ai gravé des DVD, j'ai été employé en cuisine... J'ai aussi lavé des vitres quand j'étais ado : j'arrivais avec mon seau et ma raclette en bord de route et je faisais mon petit sou avec ça. Je n'ai pas trié les ordures comme le personnage d'Omar dans le film mais j'ai trié des métaux... C'est le même genre de galère.

Étiez-vous conscient des difficultés dans lesquelles ces gens se débattaient ?

Je discutais souvent avec eux - surtout à l'époque où je travaillais comme commis dans les cuisines. On se retrouvait dans les arrière-salles du restaurant, mais je ne suis pas certain d'avoir mesuré à l'époque l'ampleur de leurs problèmes. Je me souviens d'un Black d'une soixantaine d'années, il était dans l'établissement depuis des années et les patrons lui imposaient systématiquement des heures supplémentaires sans qu'il puisse se plaindre ou faire valoir ses droits. Il était clandestin, les employeurs pouvaient tout se permettre...

Éric Toledano et Olivier Nakache disent s'être inspirés de l'homme que vous êtes dans la vie pour le personnage de Wilson, cet Algérien qui se fait passer pour un Brésilien...

Il y a effectivement des ponts entre Wilson et moi. Dans la vie, je me marre beaucoup plus que ce que j'ai donné jusqu'ici à voir de moi dans les films. J'aime donner de la légèreté aux choses – elles sont suffisamment sombres ; autant les vivre de manière plus solaire ! A la lecture du scénario, j'étais d'ailleurs très heureux de voir que mon personnage était à l'opposé de ce que j'avais fait auparavant. Pour le coup, plus proche de moi aussi.

Dans « Samba », vous adoptez également un look très différent de celui que l'on vous connaît...

Les réalisateurs ont souhaité que je laisse pousser mes cheveux. Ils m'avaient déjà vu avec les cheveux coiffés en arrière et tenaient à ce que j'aie ce style faussement méditerranéen qu'emprunte également mon personnage. Il fallait ensuite, c'était indispensable, que je prenne l'accent brésilien. J'ai d'abord travaillé avec une coach française qui a longtemps vécu au Brésil et connaissait parfaitement la musicalité de cette langue. Puis je lui ai demandé de me présenter un Brésilien vivant en France depuis peu mais maîtrisant le français. Et j'ai fait un mix des deux. J'ai ensuite enregistré des essais de voix que j'ai envoyés aux réalisateurs. Chemin faisant, à force de monter ou baisser le curseur, nous avons fini par trouver un bon équilibre.

Parlez-nous de la scène où vous chantez et dansez sur une nacelle en vous déshabillant devant les filles d'un bureau d'une tour de la Défense dont votre personnage et celui d'Omar Sy sont censés laver les carreaux...

C'est très compliqué de danser la samba - j'ai dû prendre des cours de danse pour y parvenir - , mais la vraie difficulté a consisté à danser devant 25 personnes en me donnant à fond. Il fallait vraiment lâcher prise, ne pas avoir peur d'être ridicule, faire exploser les cadenas. Mais évidemment, j'y ai pris beaucoup de plaisir.



Il y a, dans le film, de véritables scènes d'action, notamment une course-poursuite sur les toits...

Je n'en avais jamais tourné. Elles me rappellent la grande époque des films avec Jean-Paul Belmondo. Éric et Olivier ne se privent de rien, on est vraiment dans un mélange de cinéma à la fois d'auteur et populaire - la chose la plus difficile à réussir selon moi.

Diriez-vous que le tandem que vous formez avec Omar Sy a un côté buddy movie ?

Bien sûr ! C'était la volonté des réalisateurs de recréer un de ces couples de cinéma qui ont à la fois un fort ancrage dans le réel, du « coffre » et possèdent aussi une dimension burlesque.

Parlez-nous de votre travail avec Omar Sy ...

On se connaissait, on s'appréciait mais avec ce tournage, nous sommes vraiment devenus amis. J'appréhendais les scènes de comédie, il a su me rassurer. Omar est constamment dans le partage et la bienveillance, il connaît parfaitement son métier et ne triche jamais. Il m'a galvanisé.

Quels conseils vous donnait-il ?

« *Ne réfléchis pas trop, écoute Éric et Olivier, avance, lâche prise et sois dans le rythme* ». Il était plus sûr de moi que je ne l'étais moi-même.

Accepter un second rôle vous a-t-il posé un problème ?

Pas une seconde. Je revois encore Éric et Olivier hésitants de me le proposer : « *Ecoute, m'ont-ils dit, on est en train d'écrire un rôle, on pense à toi, maintenant, ce n'est pas un premier rôle et tu peux refuser...* ». Ce sont les scénarios, les réalisateurs et les personnages qui m'attirent. S'ils me plaisent, je me moque de faire un personnage secondaire, j'y vais. Ce n'est pas la taille du rôle qui importe, c'est l'intensité du personnage.

Éric Toledano, Olivier Nakache et Omar Sy sont très proches depuis longtemps. Entre-t-on facilement dans le clan ?

Éric, Olivier et Omar font partie des gens les plus agréables que j'ai pu rencontrer dans la vie et dans ce métier. La notion de famille prend vraiment du sens avec eux. N'importe quel acteur qui passe une journée sur leur tournage se sent à l'aise ! Mon angoisse se situait plutôt dans le fait de faire mes premières armes dans la comédie.

Comment avez-vous vécu cela ?

J'avais longtemps pensé que je n'en étais pas capable. Alors, j'y suis allé comme à l'école. Je me souviens leur avoir dit : « *Écoutez, les mecs, vous me demandez d'être un peu comme je suis dans la vie, je vous fais confiance, je plonge, guidez-moi !* ». En chemin, j'ai compris peu à peu comment fonctionnaient les choses et cela m'a plu. C'est difficile - j'admets qu'il m'est parfois arrivé de galérer un peu sur le plateau pour atteindre les objectifs - mais cela devient vite jouissif. Il s'agit effectivement de lâcher prise, d'avoir un sens du rythme, de faire confiance. D'ailleurs, j'ai vécu récemment les premières projections publiques de « Samba ». Ce qui est nouveau pour moi, c'est d'entendre une réaction physique immédiate de la salle face à une scène, face à un jeu. Je viens d'ailleurs de tourner une autre comédie, « Le Père Noël », d'Alexandre Coffre qui sortira à la fin de l'année.

Comment travaille-t-on avec deux réalisateurs ?

Eric et Olivier ont chacun leur façon de voir le cinéma – par moments, il doit leur arriver de se contredire – mais ce qui est magnifique chez eux, c'est que cela ne se voit jamais. Je les ai beaucoup observé, ce sont deux entités distinctes mais c'est comme s'ils étaient fusionnels, c'est assez magique. Ces types étaient nés pour se rencontrer et faire du cinéma ensemble. Je n'arrive pas à les imaginer tournant des films chacun de leur côté.

Comme leurs précédents films, « Samba » est un savant cocktail d'humour et d'émotions. Le mesuriez-vous au moment du tournage ?

Je n'en ai vraiment mesuré l'ampleur qu'une fois le montage terminé. C'est très fort : ils n'imposent rien au spectateur, ils ne le forcent ni à rire ni à pleurer. Comme si, en passant ainsi d'une humeur à l'autre, d'une ambiance à l'autre, ils permettaient au spectateur d'emprunter un chemin émotionnel sans jamais lui forcer la main : on l'invite mais on ne le braque pas.

Éric Toledano et Olivier Nakache font régulièrement référence à la comédie italienne. Vous-même, êtes-vous fan de ce cinéma ?

Je vois énormément de films mais je connaissais mal la grande époque de la comédie italienne. Ils m'ont demandé d'en visionner quelques-uns : la force de ces films est incroyable. Pour « Samba », ils revendiquent également l'influence du cinéma social anglais et notamment les films de Ken Loach. En France, ils sont les seuls, à mes yeux, à pouvoir prétendre à cette filiation avec l'une et l'autre de ces cinématographies.

Avez-vous le sentiment de vous être trouvé une nouvelle famille ?

Même si le mot est un peu galvaudé, sincèrement oui.

ENTRETIEN AVEC IZIA HIGELIN

« Samba » est votre deuxième incursion au cinéma après « Mauvaise Fille » qui vous a valu un César du meilleur espoir féminin en 2013.

J'ai toujours eu envie de faire du cinéma. Adolescente, je voulais devenir comédienne et j'ai suivi des cours de théâtre ; l'idée de jouer la comédie m'a poursuivie longtemps après mes débuts dans la musique.

Selon vous, pourquoi Éric Toledano et Olivier Nakache ont-ils fait appel à vous pour tourner dans Samba ?

Ils recherchaient peut-être un certain naturel et sans doute mon tempérament les a attiré. Je pense qu'Éric et Olivier m'ont choisie parce qu'ils aimaient l'image que je renvoie : une fille fonceuse, un peu rentre-dedans, qui envoie tout valdinguer.

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec eux ?

Je venais d'achever ma tournée et n'avais pas encore remporté mon César. Je connaissais leurs films mais c'est surtout leur façon d'être qui m'a plu. Ils sont drôles, sympathiques ; avec eux, tout est facile, on peut discuter. J'avais le sentiment d'être en terrain connu. Nous nous ressemblons.

Qu'est-ce qui vous a séduite dans « Samba » ?

J'ai longtemps été militante : même si j'étais loin de mesurer l'ampleur des difficultés dans lesquelles ces bénévoles associatifs se débattent, le sujet me concernait de près. J'aimais également beaucoup le concept de ces quatre destins qui se croisent. Et puis rares sont les films français à s'attaquer à ce genre de sujet. Et ça, ça m'excitait.

Parlez-nous de la préparation.

J'ai passé un peu de temps à la Cimade, une association qui vient en aide aux migrants, aux réfugiés et aux demandeurs d'asiles, pour me familiariser avec mon rôle. J'ai vu des personnes qui ne comprenaient pas un mot de ce qu'on leur disait et se trouvaient complètement démunies. J'en ai rencontré d'autres, parlant aussi bien le français que moi, avec un métier et un travail. Toutes se trouvaient aux prises avec des difficultés inextricables, perdues dans un labyrinthe administratif... Pourtant, je me suis sentie bien au milieu de ces bénévoles qui donnent aux autres de leur temps et de leur compétence de façon désintéressée.

Avez-vous rencontré à la Cimade des étudiantes en stage ?

Bien sûr mais pas seulement. J'ai aussi croisé beaucoup de trentenaires et beaucoup de retraités - l'association brasse énormément de monde. C'était passionnant de discuter avec ces gens. Ils sont archi-mobilisés mais on les sent aussi très éprouvés en constatant que, malgré le travail abattu, les choses n'avancent pas toujours comme ils le voudraient. « Samba » est aussi un coup de chapeau au combat qu'ils mènent.



Décrivez-nous votre personnage...

C'est une fille de mon âge complètement investie dans sa mission. Elle connaît tout le monde, maîtrise parfaitement les ficelles administratives et est rompue à toutes sortes de situations. Je l'imaginai très dure en apparence et extrêmement tendre à l'intérieur. On comprend d'ailleurs que lorsqu'elle donne des conseils à Alice sur la façon de se comporter en matière de distance envers les sans-papiers, elle se les donne en fait à elle-même. Trop sûre d'elle mais aussi désabusée, elle correspond bien aux filles de ma génération.

Avez-vous cherché à lui construire un passé ?

C'était inutile. C'est quelqu'un que l'on cerne facilement : C'est un mélange : entière, franche, impulsive, très rock, presque un peu rasta.

Comment êtes-vous sur un plateau ?

Je fonctionne à l'instinct. Je ne suis pas comédienne. Sur un plateau, je n'ai pas le sentiment d'être en train de bâtir une carrière cinématographique ; J'en construis déjà une ailleurs, ce qui peut être me met moins de pression.

Appréhendez-vous d'avoir à donner la réplique à Charlotte Gainsbourg, Omar Sy et Tahar Rahim ?

Un peu forcément, mais Charlotte, Omar et Tahar sont des acteurs chevronnés et se sont avant tout des êtres humains. Ils se sont montrés tellement gentils, si patients et compréhensifs... Après, la notoriété ne m'a jamais impressionnée. J'ai grandi dans une famille d'artistes.

Jacques Higelin, votre père, a lui aussi fait du cinéma. Lui parlez-vous de vos projets ?

Non. Il est content et fier de ce que je fais. Durant sa carrière, il a toujours su saisir les occasions quand elles se présentaient et je fais pareil. Je ne me monte pas la tête.

Comment est-ce d'être dirigée par deux réalisateurs ?

Éric et Olivier sont incroyablement complémentaires et ont une méthode de travail qui m'a particulièrement plu : ils ne coupent, par exemple, jamais une scène qu'on est train de tourner. On commence une prise, une idée leur vient, ils l'expriment, on poursuit sur notre lancée, tout est très fluide, tout se passe dans l'instant.

Vous ont-ils demandé de lire ou de visionner certaines œuvres avant le tournage ?

Non, seulement d'arriver à l'heure sur le plateau. Ils voulaient que mon personnage se rapproche de ce que je suis.

« Samba » joue constamment sur les ruptures de ton. Etait-ce une difficulté pour vous ?

Je ne m'en suis pas rendu compte durant le tournage. Ce n'est qu'en visionnant le film terminé que j'ai découvert à quel point la comédie et le drame se télescopaient constamment. Cela lui donne une force et une singularité hors norme.

Quelles réactions attendez-vous des spectateurs ?

Qu'ils se sentent interpellés et qu'ils se questionnent. Si le film peut faire sortir les gens des clichés et des stéréotypes, ce serait pas mal.

Vous tournez actuellement « La Belle Saison » de Catherine Corsini aux côtés de Cécile de France. Pour quelqu'un qui ne veut pas faire une carrière au cinéma...

Jouer la comédie me passionne mais rien n'égale pour moi le plaisir de faire de la musique et de chanter sur scène. Quand je me produis devant des milliers de personnes qui se sont spécialement déplacées pour me voir, je m'abandonne totalement. Je ne réfléchis plus à rien, je me fiche de la tête que j'ai, je suis uniquement dans l'amour, dans le plaisir et dans l'instant présent, je suis maîtresse de mon destin.